



## Le sort d'Apple dépend désormais de Microsoft

Un partenariat lie les deux groupes informatiques

**BILL GATES**, le patron de Microsoft, a annoncé, mercredi 6 août, son entrée dans le capital d'Apple. Il va investir 150 millions de dollars pour acheter des actions sans droit de vote de la firme californienne et s'engage à les conserver pendant trois ans. Cet accord financier est accompagné d'un partenariat technologique. Microsoft promet, dès la fin de l'année, une version de son logiciel, Office 98, pour les ordinateurs Apple. En échange, Apple offrira Internet Explorer, le système d'accès à Internet de Microsoft, sur ses ordinateurs. Les deux compagnies coopéreront sur le développement de certaines nouvelles technologies.

En parallèle, le conseil d'administration d'Apple est profondément remanié. Quatre personnalités de l'industrie informatique y font leur entrée : Steve Jobs, cofondateur d'Apple revenu dans l'entreprise en décembre 1996, Larry Ellison, l'énergique patron de Oracle, le PDG de Intuit William Campbell et l'ancien directeur financier d'IBM Jerome York.

L'arrivée de ces personnalités, selon les observateurs, devrait faciliter la recherche d'un nouveau PDG pour Apple, qui n'a plus de président depuis le départ de Gil-

bert Amelio, en juillet. La firme californienne recherche une personnalité d'envergure pour relancer l'entreprise et redonner confiance aux investisseurs. A Wall Street, l'action Apple a fait un bond de 33 %, mercredi.

Ce plan de sauvetage est une des dernières chances pour Apple. Le groupe, qui a enregistré plus de 10 milliards de francs de pertes en dix-huit mois, peine à retrouver son souffle. Sa part de marché dans les ordinateurs personnels est tombé à 3,8 % contre plus de 12 % au début des années 90. L'alliance avec Microsoft devrait lui permettre d'offrir à ses clients de nouveaux produits.

Les avantages pour Microsoft sont encore plus nombreux. L'alliance lui permet de s'assurer le maintien du marché des utilisateurs de Mac, qui fournissent 10 à 15 % de ses revenus. Soupçonné par le département de la justice américaine de contrevenir à la loi antitrust, le groupe de logiciels peut aussi prouver, en sauvant son rival, qu'il n'a pas d'intentions hégémoniques. Les fans de Mac, eux, protestent contre cette alliance qu'ils jugent contre nature.

Lire page 10 et notre éditorial page 9

## M. Weil répond à ceux qui critiquent ses propositions sur l'immigration

Un entretien avec l'auteur des deux rapports remis au premier ministre

**DANS** un entretien accordé au *Monde*, le politologue Patrick Weil répond aux critiques exprimées, à droite comme à gauche, après la remise de ses deux rapports sur l'immigration et la nationalité à Lionel Jospin. A ceux qui réclamaient une refonte glo-

bale de l'ordonnance de 1945, il rappelle le caractère « fondateur » de ce texte.

Devant ceux qui s'indignent de ne pas voir proposée l'abrogation pure et simple des lois Pasqua et Debré, il défend une démarche « pragmatique », assurant avoir

conservé « les mesures bonnes ou utiles » contenues dans ces lois. S'adressant aux associations qui prônent l'ouverture totale des frontières, il déclare : « Que faut-il faire demain pour les étrangers, les touristes, les étudiants, les familles qui veulent entrer en France ? Leur dire qu'on attend la révolution des droits de l'homme avant de changer quoi que ce soit ? Qu'on m'apporte d'autres recettes applicables dans le cadre de l'Etat-nation. »

Aux responsables de l'opposition qui ont critiqué son choix de remettre en cause la loi Méhaignerie sur la nationalité, Patrick Weil répond là encore par le souci « pratique » de corriger les inégalités introduites par la loi de 1993. S'agissant de l'accueil des étrangers persécutés dans leurs pays, il estime que « la France doit redonner un statut d'exception à l'asile politique ».

D'une manière générale, il en appelle à trois principes : « Respect des droits, contrôle efficace de l'illégalité, ouverture des frontières en fonction de l'intérêt national ». « Cette clarification de l'approche peut permettre le consensus » conclut-il.

Lire page 6



## Les Etats-Unis veulent relancer le dialogue entre Israéliens et Palestiniens

**MADELEINE ALBRIGHT**, secrétaire d'Etat américain, a annoncé, mercredi 6 août, qu'elle se rendrait à la fin du mois au Proche-Orient pour tenter d'« accélérer » les négociations sur le statut définitif des territoires palestiniens. C'est « important et urgent », a-t-elle déclaré. La première tournée dans la région de M<sup>me</sup> Albright dépend toutefois du rétablissement de la confiance entre Israël et les Palestiniens, a précisé le président Clinton.

A Jérusalem, David Bar Illan, responsable de la communication du premier ministre, Benjamin Nétanyahou, s'est réjoui de cette prise de position du président et du secrétaire d'Etat américains. Mais M<sup>me</sup> Albright a aussi invité le gouvernement israélien à s'abstenir de tout « acte unilatéral qui préjugerait » du résultat final des négociations ou qui « minerait la confiance » entre les deux parties. Elle a indiqué que Washington était aussi « très intéressé à réactiver » les pourparlers de paix israélo-syriens.

Lire page 3

## Turquie : offensive anti-islamiste

Les défenseurs de la laïcité entendent allonger la durée de l'enseignement primaire obligatoire, déclenchant ainsi un nouvel épisode de la bataille contre le parti islamiste. p. 2

## Les usines vertes de Bretagne

560 entreprises bretonnes se sont mises en réseau pour valoriser leur environnement. p. 7

## Hommage du pape à Jérôme Lejeune

Jean Paul II se rendra sur la tombe du professeur, symbole de la lutte contre l'avortement. p. 26

## Razzia sur les objets d'art

L'enquête sur le vol de la collection Beit, près de Dublin, a montré le lien entre le crime organisé, le trafic d'art et celui de la drogue. p. 8

## L'été festival

Joan Miró s'expose à la Fondation Giannadda, à Martigny, en Suisse. A Lyon, Jacques Damez livre ses photographies sur la métropole rhônalpine. p. 17, 18

## Blueberry

Le shérif Earp évite la bagarre avec Bill Clanton et les McLaury. 22<sup>e</sup> épisode de notre BD p. 25

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 \$ CAN ; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 14 KR ; Espagne, 220 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 400 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2900 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 15 KR ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 \$ ; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 808 - 7,50 F



## Six cobayes-renifleurs pour un « jury de nez » dans la Haute-Garonne

TOULOUSE de notre correspondant

Cette usine, ils l'ont « dans le nez ». Voilà des années que les riverains de l'usine Soferti, installée à Fenouillet (Haute-Garonne), à la sortie nord de Toulouse, se plaignent des multiples pollutions que génère la production d'engrais de cette filiale d'Elf-Atochem. Ils se sont constitués en association pour lutter contre le bruit, les poussières et surtout les odeurs de ce complexe chimique implanté depuis la première guerre mondiale sur d'anciens champs de maraîchers. Les pavillons ont néanmoins poussé autour du site industriel de 14 hectares.

« Par moments, c'est horrible, intenable », assure M. Ruiz, en installant des chaises sous le tilleul de son jardin. Mais l'odeur apaisante du tilleul est vite couverte par celle de l'usine, dont les bâtiments se trouvent à quelques centaines de mètres du jardin. « C'est une odeur difficile à définir, mais que l'on reconnaît tout de suite », explique le secrétaire de l'association des opposants, désarmé face à cette pollution invisible qui l'oblige, parfois, à se calfeutrer chez lui, toutes fenêtres fer-

mées, même en été. A l'intérieur de l'usine, M. Demmer s'emploie à dédramatiser la réputation sulfureuse de Soferti. Le chef de fabrication, qui se présente comme le « nez » de l'usine, qualifie l'odeur de « douceâtre ». « Que voulez-vous, quand on fabrique du chocolat, ça sent le chocolat. Mais, nous, on fabrique de l'engrais... »

L'entreprise a bien essayé de « parfumer » ses fumées, qui contiennent des centaines de composants ammoniacés, azotés ou fluorés. Mais l'odeur d'œillets censée masquer les effluves industrielles n'a pas réussi à calmer les narines à vif de M. Ruiz et de ses amis. En désespoir de cause, l'usine a convoqué un « jury de nez » parmi les habitants. Une société spécialisée est venue d'Aix-en-Provence avec un appareillage complexe pour faire respirer à des cobayes du voisinage des échantillons d'odeurs prélevés sur le site et dilués à des doses variables. L'opération, menée en juin dernier, a coûté 100 000 francs.

Une première sélection a permis d'éliminer les odorats les plus plats et les flairs les plus aiguisés. Un masque sur le nez, les six volontaires finalement retenus ont été priés de dé-

tecter à nouveau les effluves malodorantes prélevées dans l'usine et diluées à différentes teneurs.

L'objectif était de déterminer le seuil en dessous duquel l'odeur n'est plus perçue comme gênante. Dans un deuxième temps, les spécialistes de ces études dites « olfactométriques » ont cherché à adapter la quantité d'un produit oxydant destiné à détruire les effluves nauséabondes.

M. Ruiz, qui n'a pas manqué l'occasion de fourrer une nouvelle fois son nez dans les affaires de Soferti, a noté, en bon professeur de physique-chimie qu'il est, qu'avec l'oxydant, « le seuil décelable semble être plus faible d'un facteur 2 pour la persistance par rapport au rejet sans traitement ». Mais il attend toujours les résultats définitifs, qui tardent à être communiqués. « Ils seront publiés cet automne, car ils appellent des commentaires », explique le directeur de l'usine.

En attendant, chacun des cobayes-renifleurs est reparti avec un sac d'engrais de 10 kilos en guise de cadeau.

Stéphane Thépot

## Les cent premiers jours au sprint de Tony Blair

**AU DÉBUT** des années 80, il avait fallu longtemps pour que la révolution thatchérienne prenne son rythme de croisière. De peur d'effrayer les électeurs, la Dame de fer avait caché son jeu derrière un programme attrape-tout. La révolution blairiste, annoncée à grand renfort de battage médiatique, était au contraire connue de tous avant même les élections du 1<sup>er</sup> mai. Cent jours après la victoire du « New Labour », le rythme endiablé impulsé par le premier ministre britannique ne se dément pas. Les vacances parlementaires ont ramené un peu de calme à Westminster. Les premiers incidents de parcours ont tempéré aussi un enthousiasme quelque peu teinté d'arrogance.

Dans une Europe en crise et qui doute, et où la moindre réforme réveille de multiples crispations, Tony Blair a apporté un souffle différent : il prétend montrer que les choses peuvent changer sans drames, que le traditionnel clivage droite-gauche est aussi passé de mode que la vieille politique de

confrontation entre les deux grands partis. Même si cela signifie la mise au pas de l'aile gauche du Labour.

La première révolution blairiste est constitutionnelle. Dans un pays hypercentralisé, dépourvu de relais du pouvoir au niveau régional ou local comme de règles constitutionnelles claires, régi par des conventions remontant à la nuit des temps et remises à jour sous la reine Victoria, il y avait beaucoup à faire. M. Blair a engagé un lent toilettage de la désuète procédure parlementaire. Une réflexion de fond a été ouverte avec la participation du second parti d'opposition - ce qui est une nouveauté -, les libéraux-démocrates, partisans du scrutin proportionnel. Un geste d'autant plus significatif qu'avec sa majorité de 178 sièges M. Blair n'a mathématiquement aucun besoin de leurs votes.

Patrice de Beer

Lire la suite page 9

## Une étudiante à Athènes



SYLVIANE FÉLIX

**CHAMPIONNE** du monde juniors sur 200 m en 1996, Sylviane Félix, étudiante en sociologie à l'université de Marne-la-Vallée, s'est qualifiée pour les demi-finales, disputées, jeudi 7 août, à Athènes.

Lire pages 14 et 15

International.....	2	Entreprises.....	10
France.....	5	Finances/marchés... 12	
Abonnements.....	5	Aujourd'hui.....	14
Société.....	6	Jeu.....	16
Régions.....	7	Météorologie.....	16
Carnet.....	7	Culture.....	17
Horizons.....	8	Radio-Télévision....	24

Le Monde

La surprise de sa vie

Elizabeth George

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dominique Wattwiller

une nouvelle inédite

dames d'aujourd'hui

UN POLAR À LIRE AVEC Le Monde

Vendredi 8 daté samedi 9 août













L'EXÉCUTION du « Général » a eu lieu, le 18 août 1994 au matin, dans un faubourg de Dublin. Un travail de professionnels, selon un scénario qui a fait ses preuves : une Renault 5 ralentit à l'approche d'un contrôle. Deux employés municipaux relèvent le numéro minéralogique. Soudain, un coup de feu claqué. Touché à la tête, le conducteur s'effondre et la voiture achève sa course dans un pylône. Sans affolement, le tueur achève sa victime de quatre balles de 357 Magnum tirées à bout portant puis enfourche la moto pilotée par son comparse. Les deux hommes disparaissent dans un rugissement.

La victime, Martin Cahill, est un père de famille de quarante-trois ans. Mais pas un père tranquille. C'est un gangster qui possède l'un des casiers judiciaires les plus chargés de toute l'Irlande : braquages, extorsion de fonds, trafic d'armes, coups et blessures... tout y est ! Surnommé « le Général » pour ses talents d'organisateur, Cahill est un personnage haut en couleur. Dans la pieuse Irlande, il vit maritalement avec trois sœurs, dont il a cinq enfants. Il met périodiquement la presse et les rieurs de son côté en apparaissant aux audiences de justice affublé de masques ou de T-shirts décorés à l'effigie de Mickey. Ses alibis sont imparables. Chaque fois qu'un gros coup est perpétré, « le Général » se trouve dans les locaux de la Garda, la police irlandaise, où il palabre pour des pécadilles. A tel point que chacune de ses visites déclenche l'état d'alerte !

Martin Cahill est également en « affaires » avec l'IRA (Irish Republican Army) et l'UVF (Ulster Voluntary Force), les deux organisations armées (respectivement catholique et protestante) rivales d'Irlande du Nord. Un double jeu qui le perdra. L'IRA revendique son assassinat en affirmant avoir puni ce « baron du crime » pour sa « liaison coupable avec l'UVF ». Cette mort évitera au caïd irlandais de s'expliquer sur une affaire de tableaux volés qui, outre-Manche, défraye la chronique depuis des années. L'histoire montre le lien, souvent évoqué mais rarement démontré, entre le crime organisé, le trafic d'art et celui de la drogue. C'est ce que rappelait, en janvier 1997, Scotland Yard en mettant un point final à une enquête de plus de dix ans digne d'un roman de série noire.

Le vol a eu lieu par une belle nuit de mai 1986, dans les environs de Dublin, à Russborough House, la demeure irlandaise de Lord et Lady Beit, héritiers d'une fortune accumulée dans les mines sud-africaines et d'une collection de tableaux tout à fait exceptionnelle. Le butin permet d'en juger sur pièces : le commando qui s'est introduit dans la grande demeure néoclassique, après en avoir neutralisé le système d'alarme, a décroché dix-huit toiles de maître, dont un Vermeer (*La Jeune Femme écrivant une lettre et sa Servante*), un Goya (*Portrait de Dona Antonia Zarate*), deux portraits de Rubens, deux Metsu, deux Guardi, un Gainsborough et un Vestier. Au prix du marché, le tout vaut au bas mot 500 millions de francs.

Avec le vol de douze toiles de maîtres perpétré, en 1990, au Stewart Gardner Museum de Boston, celui de la collection Beit est l'un des plus gros « coups » de l'après-guerre. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'elle est visée. En 1974, une sympathisante de l'IRA, Bridget Rose Dugdale, avait déjà attaqué Russborough à la tête d'un commando. L'opération, destinée à renflouer les caisses de l'Armée révolutionnaire, avait fait long feu. Un mois plus tard, la police avait récupéré les tableaux volés et arrêté la passionaria irlandaise. Lors de ce premier raid, Lord et Lady Beit avaient été ligotés sur des chaises et enfermés dans la cave. Cette fois, ils sont absents.

Quelques heures après le vol, sept toiles de moindre qualité sont retrouvées dans un fossé, non loin de la propriété. Ont-elles été abandonnées délibérément ou par manque de place ? Personne ne le sait. Ce qui est avéré, en revanche, c'est qu'un informateur a affirmé, quelques jours auparavant, à Scotland Yard que « le Général » « préparait un gros coup ». Sans autre précision. Mais pourquoi Cahill se lancerait-il dans une telle aventure ? Le marché de l'art n'a

jamais été sa tasse de thé. Et puis voilà des mois qu'il s'est acquiné avec un marchand anversois lié au trafic de drogue pour le vol de diamants industriels.

« Le Général » a-t-il voulu refaire le coup de l'IRA ? Pour qui ? Pourquoi ? Le mystère est entier, mais les policiers sont convaincus qu'il est bien l'instigateur du vol. Même s'il possède, comme d'habitude, un alibi en béton. En 1987, les choses bougent. Avec la complicité d'un intermédiaire hollandais, la garda tend un piège au gang de Cahill. Au dernier moment, l'affaire tourne au fiasco et il faudra aux policiers des années pour s'en remettre.

Les onze toiles de maître semblent s'être volatilisées. Personne ne se manifeste auprès de Lord et Lady Beit ni auprès des assurances. Aucune demande de rançon n'est faite. En dépit d'un patient travail auquel participent les polices européennes et le FBI, aucune piste n'est décelée. Cela va durer près de cinq ans.

FINALEMENT, c'est une série d'affaires liées à la drogue qui conduira les enquêteurs de Scotland Yard à renouer le fil avec la collection disparue.

La première survient, en 1991, à Istanbul, où la justice turque est saisie d'une curieuse histoire. Deux hommes, un Ecossais unijambiste et un Irlandais du Nord, ont été arrêtés par la police alors qu'ils négociaient avec des trafiquants turcs l'échange d'un tableau contre une livraison d'héroïne. Le tableau, *Homme écrivant une lettre*, de Metsu, vient de la collection Beit. Quant aux deux hommes, tous deux proches de l'UVF, ils ont été envoyés en Turquie par « le Général ». Jugés et condamnés, ils passeront quelque temps dans les geôles turques.

Dans les mois qui suivent, d'autres enquêtes de la police londonienne des stupéfiants permettent de récupérer trois autres chefs-d'œuvre volés. C'est d'abord le *Portrait de M<sup>me</sup> Baccelli*, de Gainsborough, qui est retrouvé dans une camionnette des postes garée dans le centre de Londres. Peu après, l'un des Rubens, *Portrait de moine*, est découvert sous un canapé dans une villa de la banlieue londonienne. Enfin, la *Fête de la musique*, de Palamedes, est récupérée dans une consigne de la station de métro de Euston. Les inspecteurs de Scotland Yard chargés de l'affaire Beit sont alors convaincus que Martin Cahill veut devenir un gros bonnet de la drogue dans les îles Britanniques et que les tableaux ont été volés pour financer cette ambition.

Les revers turc et londoniens montrent les difficultés de l'entreprise. Mais, en 1992, il reste au « Général » les meilleurs tableaux et un montage prometteur. Reste à trouver 1 million de dollars pour financer l'opération. Ce sera bientôt chose faite. Le diamantaire d'Anvers que Cahill et son gang ont approvisionné, pendant des années, en diamants industriels volés à l'usine General Electric de Dublin accepte d'avancer l'argent. En contrepartie, le gangster irlandais lui fait parvenir le Vermeer, le Goya, le Metsu et le Vestier. En attendant de trouver preneur, les toiles sont déposées dans un coffre au Luxembourg.

L'argent va servir au « Général » à s'approvisionner en drogue et prendre le contrôle d'une véritable

« lessiveuse » de narco-dollars. La route de l'héroïne turque étant compromise, des contacts sont pris dans la station balnéaire espagnole de Marbella, où se côtoient les grossistes de haschich marocain, les gros bonnets du Proche-Orient et les représentants des parrains colombiens. Par ailleurs, avec l'aide d'un « conseiller financier » irlandais, Niall M., et d'un avocat norvégien, Christian W. M., « le Général » prend une participation majoritaire dans une banque basée à Antigua, dans les Antilles, dont la seule fonction est de blanchir l'argent sale.

Au début de 1993, tout ou presque est en place. Reste un gros point noir. Pour rembourser l'avance de 1 million de dollars, il faut vendre un ou plusieurs des tableaux pris en gage par le diamantaire flamand. Or, depuis sept ans, pas un acheteur sérieux ne s'est présenté. Ce n'est pas faute d'avoir fait circuler l'information. Simplement, les truands irlandais découvrent à leurs dépens que même les collectionneurs les moins scrupuleux, les « fourgues » les plus véreux ne touchent pas à ce genre de tableaux. C'est « too hot » – trop chaud.

Aussi, lorsqu'un courtier londonien, un certain Chris Robert, se fait discrètement connaître, au début de l'été 1993, c'est d'abord la méfiance qui domine dans l'entourage du « Général ». Mais M. Robert est connu dans le milieu de l'art. C'est un tempérament ; un homme carré, méfiant, ce qui n'est pas pour déplaire. Il a surtout ses entrées chez de très gros clients. Pendant que les hommes de Cahill épluchent son passé, les travaux d'approche commencent. Bientôt, un premier entretien a lieu à Oslo, dans le bureau de l'avocat Christian W. M. Mais avant de parler gros sous,

Chris Robert veut voir. Et vite, car le jeu est dangereux.

Dès lors, les choses s'accroissent. Dans le courant du mois d'août, le courtier londonien retrouve Niall M. dans le hall de l'hôtel de Keyser, en face de la gare centrale d'Anvers, à deux pas de Pelikansstraat et du quartier des diamantaires. Ironie, tout dans la grande cité commerçante porte la marque de Rubens.

MAIS, pour l'heure, c'est d'un autre maître flamand qu'il s'agit. Le conseiller du « Général » conduit Chris Robert jusqu'à une Mercedes blanche garée sur le parking de l'hôtel. Au volant, le diamantaire. Dans le coffre, *La Jeune Femme écrivant une lettre et sa Servante*, de Vermeer. Le tableau, qui permit à la mort du peintre, en 1675, de payer les 617 florins que sa femme devait au boulanger du coin, est emballé dans un sac poubelle noir. Mais en bon état. « *Le voir là, quel choc !* », se souvient l'Anglais.

Chris Robert, qui se sait en position de force, propose alors le marché suivant : 2,3 millions de dollars pour les quatre tableaux. A prendre ou à laisser. Si c'est oui, rendez-vous, dans huit jours, à l'aéroport d'Anvers. Lui viendra

## RAZZIA SUR LES OBJETS D'ART

avec le chèque et un garde du corps. Ses interlocuteurs aux yeux des tableaux. La transaction aura lieu dans son jet privé. Ensuite, il se propose de débarquer ses passagers à Malte, à Chypre ou au Liban. Au choix. De l'autre côté, on argumente un peu, pour la forme.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1993 à midi, Chris Robert et son ange gardien retrouvent Niall M. et son équipe dans l'aéroport d'Anvers. Le conseiller du « Général » est accompagné de deux Irlandais et d'un garde du corps croate. Direction, le parking. La tension monte à mesure que les six hommes approchent de la Peugeot de location dans laquelle se trouvent les tableaux. Le coffre est ouvert. Tout est là. Puis refermé. A la seconde même, comme s'il s'était agi d'un signal, une vingtaine d'hommes en civil jaillissent pistolet au poing de derrière les voitures. Ce sont des gendarmes belges qui agissent à la demande de la police irlandaise et de Scotland Yard. Les six hommes mis en joue n'offrent aucune résistance. Menottés, ils sont conduits au QG de la gendarmerie et mis sous les verrous.

Deux des hommes arrêtés ne vont pas rester longtemps en prison. Sortis discrètement de leurs cellules, Chris Robert et son garde du corps remercient chaleureusement leurs collègues belges. Les deux hommes sont, en réalité, des inspecteurs de Scotland Yard. Quant au pseudo Chris Robert, qui a conduit toute l'affaire en virtuose, il n'a rien laissé au hasard. Non seulement il a passé des années à se forger une identité de courtier en objets d'art, mais il a aussi bénéficié dans son entreprise du soutien d'une grande banque de Londres : le chèque de 2,3 millions de dollars avec lequel il est arrivé le matin même est crédité sur son compte personnel !

Les quatre toiles de maître ont été récupérées. Et avec elles, trois faux Picasso sont les hommes du « Général » ont ajouté – comme cadeau... Sur les onze œuvres volées, huit seront finalement récupérées. Les deux Guardi manquent définitivement à l'appel et un Rubens aurait été détruit au cours d'un transport clandestin. Grand gagnant dans l'histoire : le Musée national de Dublin, à qui Sir Alfred Beit, quelques mois avant sa mort, avait eu le plaisir d'offrir le Vermeer et le Goya.

Tout est bien qui finit bien ? Pas vraiment. Car cette histoire pourrait se terminer comme elle a commencé. En juin 1996, Veronica Guerin, une journaliste irlandaise qui avait beaucoup écrit sur « le Général » et qui s'intéressait à ses héritiers et à leurs liens avec la drogue, était tuée d'une balle dans la tête par deux hommes en moto, alors qu'elle attendait, au volant de sa voiture, dans un faubourg de Dublin que le feu passe au vert...

**Roland-Pierre Paringaux  
et Emmanuel de Roux**  
Dessin : Pierre Le Tan

**PROCHAIN ARTICLE**  
Les dépouilles  
des églises de Bohême



# Vermeer aux mains des parrains

11









LE MOUVEMENT de reprise effectué mercredi par la Bourse de Tokyo...

L'OR a ouvert en baisse, jeudi 7 août, à Hongkong.

DYNAMISÉES par l'accord entre Apple et Microsoft, les valeurs américaines ont battu un nouveau record.

LE PRIX du baril de brut de référence light sweet crude a cédé 35 cents, à 20,46 dollars.

LA BOURSE de Londres a atteint de nouveaux sommets. Pour la première fois de son histoire, l'indice Footsie a franchi le cap des 5 000 points.

LES PLACES BORSIÈRES

CAC 40 Clôture, 1 mois, 1 an, MIDCAC

NEW YORK DOW JONES, LONDRES FT 100, MILAN MIB 30, FRANCFORT DAX 30

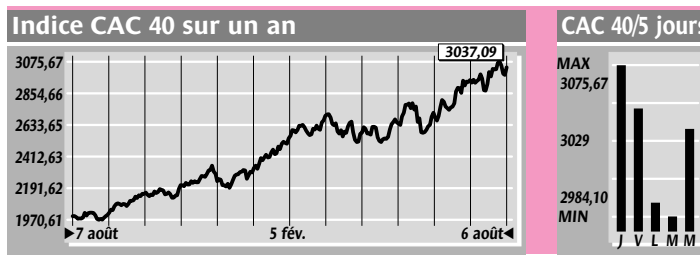
Nouvelle et forte progression à Paris

LES VALEURS françaises ont continué sur leur lancée, jeudi 7 août. En progression de 1,07 % au début des échanges...

La veille, après trois séances de repli, la Bourse avait fini en nette hausse, dans le sillage des marchés de taux et des autres places européennes.

La progression du chômage en juillet en Allemagne, signe de faiblesse économique, a éloigné la perspective d'un resserrement monétaire en Allemagne.

Les marchés redoutent une intervention de la Bundesbank en cas de franchissement de la barre de



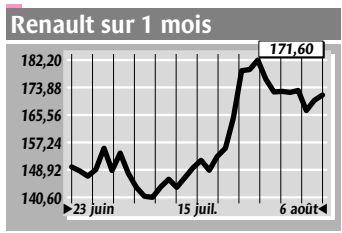
1,90 mark. « Il y a eu une phase de correction normale pendant trois jours, maintenant on repart. Les gens comprennent que la croissance n'est pas suffisamment forte en Allemagne »

Renault, valeur du jour

BONNE SÉANCE, mercredi 6 août, à la Bourse de Paris, pour Renault. L'action de la firme au lousage a terminé sur un gain de 0,94 %, à 171,60 francs.

pour qu'ils puissent relever leurs taux », observait mercredi soir un opérateur. La bonne tenue des chiffres d'affaires publiés en France a également soutenu la cote.

travers des fonds d'investissement et des comptes de clients, 12,955 millions d'actions Renault, soit 5,4 % des actions de la société.



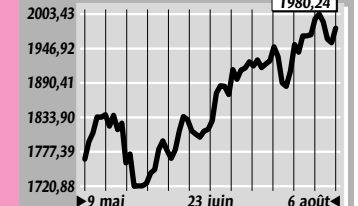
PRINCIPAUX ÉCARTS AU RÈGLEMENT MENSUEL

Table of stock price movements and changes for various companies.

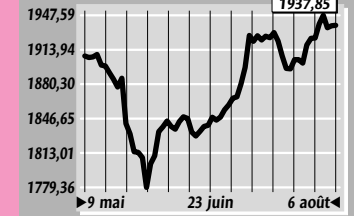
PRINCIPAUX ÉCARTS AU SECOND MARCHÉ

Table of stock price movements and changes for various companies.

Indice SBF 250 sur 3 mois



Indice second marché sur 3 mois



INDICES SBF 120-250, MIDCAC ET SECOND MARCHÉ

Table of index values for SBF 120, SBF 250, and MidCac.

Table of industry values including Energie, Produits de base, Construction, etc.

VALEURS LES PLUS ACTIVES

Table of the most active stock values and capitalizations.

Records à New York et à Londres

LE MOUVEMENT de reprise amorcé la veille aura été de courte durée à la Bourse de Tokyo.

8 259,30 points. En Europe, la Bourse de Londres a également décroché un nouveau sommet.

NEW YORK Les valeurs du Dow-Jones table listing various stocks.

INDICES MONDIAUX table listing global indices.

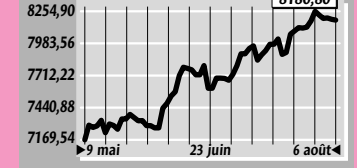
LONDRES Sélection de valeurs du FT 100

LONDRES Sélection de valeurs du FT 100 table listing various stocks.

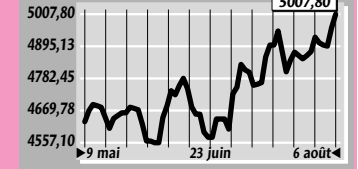
FRANCFORT Les valeurs du DAX 30

FRANCFORT Les valeurs du DAX 30 table listing various stocks.

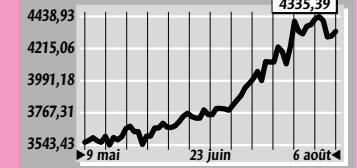
New York. Dow Jones sur 3 mois



Londres. FT100 sur 3 mois



Francfort. Dax 30 sur 3 mois



LES TAUX

Table of interest rates for Paris, New York, and Frankfurt.

Baisse du Matif

LE MARCHÉ obligataire français a ouvert en baisse, jeudi 7 août. Dès les premiers échanges, le contrat notional du Matif, qui mesure la performance des emprunts d'Etat français...

tendu après le résultat quelque peu décevant de l'adjudication trimestrielle de 12 milliards de dollars en bons du Trésor à 10 ans.

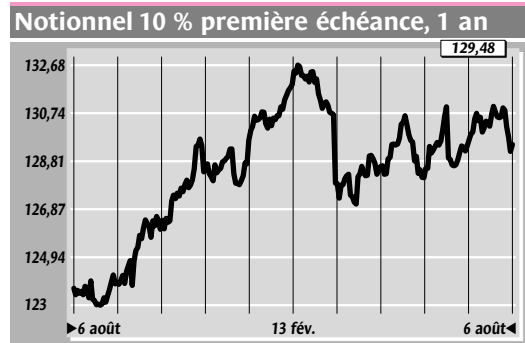
LES MONNAIES

Table of exchange rates for US/F, US/DM, US/Y, DM/F, and £/F.

Consolidation du dollar

LE DOLLAR consolide ses gains face au franc et au deutschemark, jeudi 7 août. Dès les premières transactions entre banques, il s'échangeait à 6,37 francs et 1,8874 deutschemark...

sociétés de BTP japonaises, mais les craintes d'une relance des tensions commerciales nippon-américaines ont toutefois limité son avance.



LES TAUX DE RÉFÉRENCE table listing reference rates for France, Germany, etc.

MARCHÉ OBLIGATAIRE DE PARIS

Table of interest rates and yields for various bonds in Paris.

LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,30 %)

Table of money market rates for various currencies and maturities.

MATIF

Table of MATIF market data including volume and price.

PIBOR 3 MOIS

Table of PIBOR 3 months rates.

ÉCU LONG TERME

Table of long term ECU rates.

CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40

Table of CAC 40 index derivatives data.

MARCHÉ DES CHANGES À PARIS

Table of exchange rates at the Paris market.

L'OR

Table of gold prices in various currencies.

LE PÉTROLE

Table of oil prices for various grades.

LES MATIÈRES PREMIÈRES

Table of commodity prices for metals, grains, etc.

RÈGLEMENT MENSUEL



JEUDI 7 AOUT Liquidation : 22 août Taux de report : 3,38 Cours relevés à 10h15

+1,19% CAC 40 : 3073,26

Table of stock prices for French companies including B.N.P., Renault, Air Liquide, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

COMPTANT

Une sélection Cours relevés à 10h15 JEUDI 7 AOUT

Table of bond prices (Obligations) with columns for % du nom, % du coupon, and price.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

SECOND MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 10h15 JEUDI 7 AOUT

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

SICAV et FCP

Une sélection Cours de clôture le 6 août

Table of mutual fund prices (SICAV et FCP) with columns for Émission, Rachat, and price.

Table of mutual fund prices (SICAV et FCP) with columns for Émission, Rachat, and price.

Table of mutual fund prices (SICAV et FCP) with columns for Émission, Rachat, and price.

Table of mutual fund prices (SICAV et FCP) with columns for Émission, Rachat, and price.

Table of mutual fund prices (SICAV et FCP) with columns for Émission, Rachat, and price.

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché.

DERNIÈRE COLONNE (1) : Lundi daté mardi : % variation 31/12 Mardi daté mercredi : montant du coupon Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon Jeudi daté vendredi : compensation Vendredi daté samedi : nominal

NOUVEAU MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 10h15 JEUDI 7 AOUT

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.

HORS-COTE

Une sélection Cours relevés à 10h15 JEUDI 7 AOUT

Table of stock prices for various sectors including CAC 40, CAC 40, etc.









## L'ÉTÉ FESTIVAL

Que les exclus de Bayreuth, forteresse wagnérienne difficilement franchissable, ne soient pas déçus : la reprise de « Parsifal » dans une mise en scène de Wolfgang Wagner est une production indigne de l'opéra d'aujourd'hui. On se console comme on peut. Par exemple, en prenant ou reprenant le chemin de Martigny, en Suisse, où la Fondation Gianadda reçoit l'un des peintres les plus importants du siècle, Joan Miró, dans le luxe et la beauté de ses cimaises. La fondation, toujours active, a acquis de nouveaux espaces au printemps et les a mis à la disposition d'une autre figure marquante de l'histoire de l'art : Charlie Chaplin. A Lyon, le photographe Jacques Damez expose un minutieux travail consacré aux rives des deux fleuves, aux hautes façades qui les bordent et, peut-être, à l'âme de cette ville bourgeoise et fière. En Dordogne, la collégiale de Ribérac montre les grands « outils » de bronze du sculpteur roumain Victor Roman, disparu en 1995.

## LA PHOTOGRAPHIE DE GÉRARD RONDEAU

## Mad(e) in Paradise

On ne sait pas s'ils ont gagné au grattage ou au tirage, mais dix chanceux s'embarquent pour un séjour de quatre semaines au Paradis. Ce sont les aventures extravagantes du Cirque Gosh au Trianon, dans le cadre de Paris Quartier d'été, jusqu'au 10 août.



## Miró, quand la raison rêve et le rêve raisonne

Martigny/Arts. Une riche exposition, alternant moments de délectation et d'effroi, met l'accent sur les périodes les plus créatrices du peintre espagnol

**JOAN MIRÓ. Fondation Pierre Gianadda, rue du Forum, Martigny, Suisse. Tél. : 00-27-722-39-78. Tous les jours, de 9 heures à 19 heures. Jusqu'au 11 novembre.**

C'est une exposition Miró. Ce n'est pas une rétrospective exhaustive, tout juste la réunion de dizaines de toiles, de dessins et de sculptures empruntés à des collections privées et publiques de l'Ancien et du Nouveau Monde, plus de cent cinquante en tout. Elle n'ambitionne pas de renouveler l'idée qu'il faut se faire de l'artiste – et c'est cependant ce qu'elle suggère, un portrait plus complet et contradictoire que ceux qui sont proposés d'ordinaire. Elle montre aux visiteurs – et Dieu sait qu'ils ne manquent pas – des œuvres aussi bien choisies que possible afin de les convaincre – au cas où il resterait des réticents – que Joan Miró a bien été l'un des artistes les plus inventifs et les plus exigeants du siècle. Un des meilleurs en somme.

Et ça marche, naturellement. La démonstration s'accomplit d'une œuvre à l'autre. Elle se développe d'elle-même, sans qu'il soit besoin d'aucune mise en scène – d'ailleurs les lieux s'y opposeraient, si peu théâtraux –, sans que l'artiste, à aucun moment, donne le sentiment de forcer le trait, de rechercher l'effet ou le spectaculaire. Comment s'appelle cette capacité-là, cette façon de réussir comme sans y penser, comme en ne le faisant pas exprès ? La nonchalance ? La légèreté ? La grâce ? Il est des artistes – certains très grands, très respectables, Matisse par exemple – dont les chefs-d'œuvre sentent le chef-d'œuvre, la détermination, la constance, un peu l'obstination. Ils ont calculé, ils ont recommencé à plusieurs reprises, ils ont réfléchi et corrigé jusqu'au point qu'ils ont jugé celui de l'achèvement et de la perfection.

Un Miró ne laisse rien soupçonner de cela. Non qu'il n'ait été ni réfléchi, ni voulu, ni peut-être même corrigé. Des dessins, des gouaches, des collages, des études ont précédé les peintures, lesquelles s'organisent souvent en séries. Mais, de ces sous-bassements, de cette méthode nécessaire à la création, le peintre ne laisse rien paraître et maintient l'illusion que l'œuvre fut ainsi du premier coup, trouvée telle quelle, achevée en un instant – si ce n'est qu'achevée n'est absolument pas le

mot convenable parce qu'il suggère un arrêt alors qu'à l'inverse un Miró se reconnaît à ce qu'il ne cesse pas de bouger devant les yeux. Il lui faut ces tourbillons, ces envols, ces glissades.

Tourbillons dirigés, envols préparés, glissades maîtrisées. Ces toiles sont des miracles prémédités qui feignent à merveille la spontanéité. Cela très tôt, quand Miró devient Miró. Dès ses premières expériences, il en est ainsi.

### Ces toiles sont des miracles prémédités qui feignent à merveille la spontanéité

En 1924, il peint *La Bouteille de vin*, toile où figurent en effet une bouteille, des montagnes, un insecte, une créature hybride entre éponge, protozoaire et cyclope, ainsi que quelques traînées nuageuses et ce qui ressemble à quatre pieds de muguet. Œuvre exemplaire, se dit-on. L'année même du *Premier manifeste du surréalisme*, Miró pratique l'association automatique, probablement inconsciente, de formes et d'objets. Automatique ? Inconsciente ? La peinture a été construite à partir de nombreux petits croquis. Elle a trouvé sa

forme définitive quand Miró a décidé d'en exclure l'escargot, le couteau, le rouleau de papier tue-mouches et l'inscription « dessin obsène » qu'il projetait d'y placer. La genèse compte donc au moins deux moments : celui de la prolifération et celui de l'épuration. Il serait trop simple de tenir la première pour la pure manifestation de l'onirique, la seconde pour l'exercice de la raison contrôlée. Tout est plus mêlé, plus confus, et ne se réduit pas à l'action successive de deux principes hostiles. C'est là peut-être le plus difficile à admettre : dans la peinture de Miró, la raison rêve et le rêve raisonne. Parce qu'ils ne se séparent pas, ils ne s'affrontent ni ne se nuisent. Cette alliance pourrait être une des définitions de sa grâce.

Elle se vérifie d'œuvre en œuvre. 1925, *Paysage bleu à l'araignée*. 1927, *La Figure rouge*. 1930, *Paysage méditerranéen*. 1945, *Femme rêvant d'évasion*. Et ainsi de suite, jusqu'en 1965, *Personnages et oiseaux*, jusqu'aux figures des années 70, les dernières, et jusqu'aux sculptures, adorables associations d'un panier d'osier écrasé et d'une poupée de celluloid démembrée, d'une branche et d'un bout de fer rouillé, d'un tabouret et d'un modelage. L'exposition se visite de la sorte, en zigzag, pour le plaisir des échos, des associations. Le visiteur y est prié de composer son anthologie à sa guise, qu'il se laisse attirer par l'éclat des couleurs, par le burlesque des métamorphoses, par l'incongruité des superpositions

ou par l'élégance du trait. Il peut négliger l'ordre chronologique, dans la mesure où tant de fils se tendent entre les Miró des années 20 et ceux de l'après-guerre que les seconds semblent la continuation logique des premiers dans d'autres formats, plus vastes, et selon des techniques plus variées, constructions, assemblages, terres, reliefs.

Il le peut, mais à quelques exceptions près, dont la plus visible est celle des années 30. A l'automne 1934, en octobre et novembre, Miró réalise quinze grands pastels et les surnomme « peintures sauvages ». L'année suivante, il continue dans la même direction. Pourquoi « sauvages » ? Une description peut expliquer le mot. Soit un *Personnage* de cette série, pastel et crayon sur papier, fond brun rougeâtre. Cette figure, probablement féminine, affecte la forme d'un croissant bordé de

noir qui se diviserait en deux à sa partie inférieure. En son centre, il présente un renflement grossièrement ovale qu'occupe un visage reconnaissable à un grand œil noir et jaune et à une dentition blanc et noir sur laquelle se retroussent des lèvres réduites à une ligne. La branche supérieure du croissant dessine une sorte de trompe.

Dans la partie inférieure, deux moignons, une vulve et des seins minuscules et velus sont attachés ensemble. Les bruns, le noir et un jaune criard dominant, tout le contraire d'une harmonie agréable et séduisante. Pas de grâce cette fois, une méchanceté active, menaçante, infatigable et que l'on devine stupide – la méchanceté humaine autrement dit. Guère de grâce non plus pour *Les Amoureux*, autre pastel de 1934 : leur amour n'est que physiologie, réunion d'organes grossis, tuméfiés, marbrés de meurtris-

sures bleutées ou rougeâtres. Dans l'exposition, il n'y a de cette année-là que ces deux pastels violents et une *Tête d'homme* tirant la langue obscène, d'une obsécité sans élan, sans envie, morne, mourante. Mais c'est assez pour détruire la légende de Miró artiste élégiaque, aimable, incapable de noirceur, âme enfantine et joueuse. On peut y ajouter, de 1935, un paysage animé qui sent le désastre et les dessins de 1937, dont l'épouvantable *Femme nue montant l'escalier*, pauvre chose grotesque.

Les dates ne sont pas pour rien dans ce changement, qui se lit dans la manière de travailler. Pour la première fois depuis le temps de ses études, Miró fréquente des académies parisiennes où il dessine d'après le modèle vivant, à la Grande Chaumière et à l'Académie Collarossi. Non qu'il songe à en revenir à un art de la figuration telle quelle, ni à un quelconque retour à une tradition. Mais parce qu'il lui faut ce contact pour gagner en vigueur expressive, pour trouver les moyens de transcrire ce qu'il a décrit ainsi : « Comme cela arrive avant la pluie : tête lourde, douleur osseuse et humidité étouffante. C'était davantage un malaise physique que moral. Je pressentais une catastrophe et je ne savais pas laquelle. » C'est cela aussi, Miró : non seulement la fluidité aérienne d'une peinture ailée, mais encore des moments de dureté extrême et de douleur, dessins et peintures avec la plus grande intensité.

Philippe Dagen

## Dialogue avec Picasso

Une grande toile domine l'accrochage, *Femme, oiseau et étoile*, de 1970. Elle a un sous-titre, *Hommage à Picasso*. Sa présence est d'autant plus opportune que, s'il est une référence qui ne cesse de réapparaître, bien avant 1970, c'est assurément celle-ci. Dès 1921, l'*Autoportrait* de Miró était dans la collection de Picasso, don en hommage à celui dont Miró avait découvert le cubisme à Barcelone quelques années plus tôt, s'en inspirant, le pastichant, en tirant toutes les conséquences plastiques, avant de l'abandonner ensuite.

Par la suite, le compagnonnage n'a plus cessé, entretenu par les rencontres et par les lettres. Dans l'exposition, les preuves abondent, particulièrement nombreuses vers 1937. La *Femme nue montant l'escalier* fait songer aux études préparatoires pour *Guernica*, telle gouache, tel dessin sarcastique aux *Songes* et *mensonges* de Franco. Ce serait une exposition fort instructive que celle qui étudierait en détail l'histoire de ce dialogue artistique.

## Les musées de la Fondation Gianadda croissent et se multiplient

**AU DÉBUT**, en 1978, il y eut un bâtiment très austère, assez obscur, aux parois obliques de béton, celui que Léonard Gianadda, ingénieur et entrepreneur, conçut et construisit en mémoire de son frère cadet Pierre, mort deux ans auparavant. Ce bâtiment enveloppait les vestiges d'un temple gallo-romain dédié à Mercure et abritait les découvertes archéologiques faites à Martigny, qui fut une importante cité romaine. On y a trouvé des monnaies, des bijoux, des armes, des poteries, mais surtout une tête de taureau et des fragments de statues de bronze qui avaient été découverts en 1883.

A ce premier musée archéologique se sont adjoints très vite un Musée de l'automobile, entière-

ment souterrain et relié à la Fondation par un couloir, un jardin de sculptures où figurent des œuvres de Brancusi, d'Arp, de Calder et de Miró et, surtout, à l'initiative de Léonard Gianadda, des expositions monographiques de plus en plus ambitieuses.

Ce sont elles qui, tout au long des années 80, ont assuré à la Fondation sa notoriété, parce qu'elles étaient consacrées à Klee, à Giacometti, à Schiele, à Rodin, à Moore, à Braque, à Degas, à Dufuffet, à Dufy, à Manet. C'est là que l'on vit pour la première fois en Occident les admirables peintures de Chagall pour le Théâtre Juif, qui étaient demeurées captives en Union soviétique. Là aussi que bien des musées européens et

américains prirent l'habitude de prêter leurs œuvres alors que la Fondation, dénuée de collection permanente, ne pouvait proposer aucun échange.

## HOMMAGE À CHARLIE CHAPLIN

Désormais, forte de sa fréquentation et de sa notoriété, la Fondation s'agrandit. Elle a acquis, à proximité de la construction initiale, un arsenal désormais désaffecté, vaste construction qui servait à entreposer les armes et les munitions des citoyens-soldats helvétiques. Convenablement restauré et réaménagé, il fait désormais un lieu d'exposition très commode.

Pour son inauguration, il accueille un hommage à Charlie Chaplin – lequel vécut à Vevey, non

loin de là. Affiches, photos de tournages, correspondances, articles, objets : le propos n'est pas hagiographique mais froidement historique. Il va de pair, naturellement, avec la projection permanente des premiers Chaplin, ces courts métrages qui, dès leur arrivée en France, séduisirent Apollinaire et Picasso, Breton et Reverdy, Picabia et Tzara.

Le deuxième agrandissement est passé par l'acquisition d'un autre immeuble, une ancienne petite école toute proche. Là encore, terrassements, coffrages, corridors souterrains sur des plans du maître des lieux. Transformée, renforcée, l'école doit accueillir à la fin de l'année rien de moins que deux Cézanne, deux Van Gogh, un Picasso,

un Van Dongen, un Lautrec : le meilleur d'une collection privée suisse dont les propriétaires ont souhaité n'être plus les seuls contemplateurs.

Aussi ont-ils demandé à la Fondation Gianadda ce qu'il aurait été plus habituel de demander à un musée, le dépôt de leurs chefs-d'œuvre pour une durée de quinze ans. Ils se trouveront donc intégrés désormais au parcours des visiteurs. Il se pourrait de surcroît que deux autres collections privées suivent la même voie – ce qui permettrait à la Fondation de bénéficier de ce qui lui faisait défaut jusqu'à présent, une collection permanente.

Ph. D.









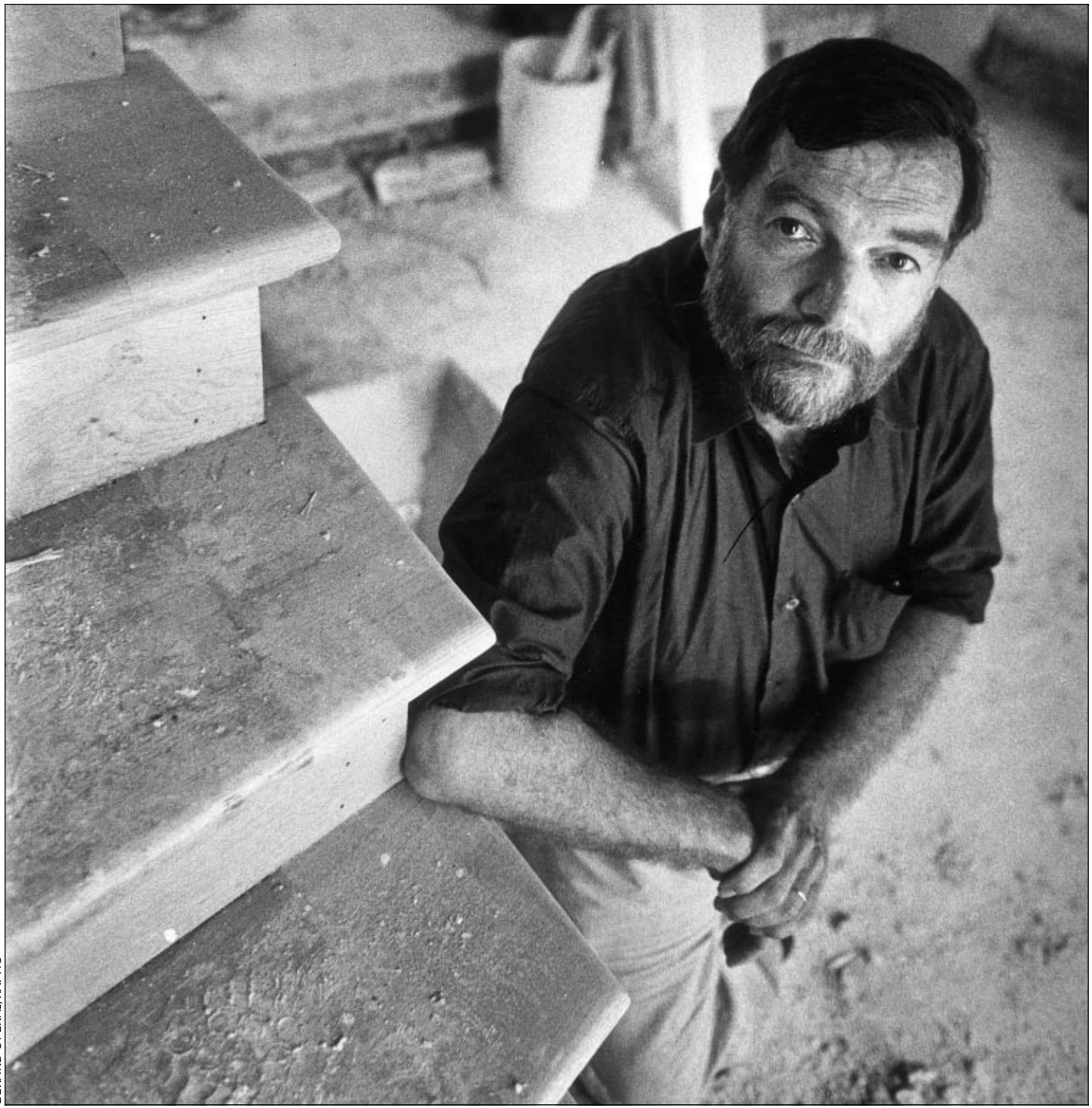
**D**ans leur correspondance de l'été 1949, où ils évoquent pêle-mêle le Festival d'Avignon, une rencontre inopinée avec les Mauriac à Aix, un «*tortionnaire*» de dentiste qui vous «*massacre la gueule avec son vilebrequin*» ou «*la vie en slip, dans un courant d'air*»... André Gide et Roger Martin du Gard font allusion à un jeune homme de quatorze ans, André Schiffrin. De Juan-les-Pins, Gide écrit, inquiet : «*André Schiffrin m'a terrifié en me disant que vous avez eu la gentillesse de l'accompagner à travers Nice, quatre heures durant ! Puissiez-vous n'en avoir pas ressenti trop de fatigue ! Rassurez-moi.*»

Près d'un demi-siècle plus tard, attablé à une terrasse de Chicago – où il fête les cinq ans de sa maison d'édition, *The New Press* –, André Schiffrin, l'œil vif et la barbe moussueuse, sourit à cette évocation. Lui qui est devenu l'un des éditeurs les plus célèbres et les plus originaux de sa génération, lui dont les admirateurs parlent comme d'une «*légende*» – au point que beaucoup ont cru le reconnaître dans *The Wolf*, ce film avec Jack Nicholson sur le milieu éditorial américain –, lui le sexagénaire cultivé et courtois, se rappelle bien, oui, sa fougue d'adolescent. Comment il avait «*esquinlé*» Martin du Gard en voulant «*arpenter Nice toute la journée*». Comment il était avide de tout voir, tout connaître. Il avait quitté la France à l'âge de six ans. Et, cet été-là, il y revenait pour la première fois avec son père, Jacques Schiffrin, éditeur lui aussi. Leur voyage prenait un relief singulier : «*Mon père allait mourir en 1950. Je crois qu'il le sentait. Il voulait que je voie la France avec lui.*»

La France ? Etrange souvenir, pourtant. Juif d'origine russe,

ça marche, ça marche.» Or, «*ça marche*», au-delà de toute espérance. André Schiffrin, le plus européen des éditeurs américains – né de mère française, il parle, dit-on, une demi-douzaine de langues –, renforce les liens avec le Vieux Continent. Il fait traduire *Histoire de la folie* et devient l'éditeur de Michel Foucault. Il publie *L'Amant*, de Marguerite Duras, premier roman français sur la liste des best-sellers du *New York Times* depuis *Les Mandarins*, de Simone de Beauvoir. Il ouvre des champs nouveaux en sciences humaines et sociales, fait connaître Laing, Mannoni, donne la parole à de jeunes historiens américains. Quoi de plus prestigieux, alors, que le catalogue de Pantheon : Sartre, Foucault, Grass, Cortazar, Chomsky... Et avec cela, des «*patrons heureux*», une «*direction fière de ce qu'on faisait*», assure André Schiffrin d'un ton égal et doux, sans nostalgie apparente.

Ce «*bien-être éditorial*» durera presque trente ans. Il se brise en 1990. A nouveaux dirigeants, nouveau visage : Random House revêt le «*masque de fer*» du capitalisme intransigeant. Il faut maximiser les marges, réduire la production, sentir le marché. Comme dans de nombreux grands groupes de communication, des non-éditeurs veulent faire du livre un secteur aussi rentable que la presse, la télévision par câble ou le cinéma. Course aux best-sellers, à-valoir farameux, objectifs de profit délirants : André Schiffrin s'est-il assez alarmé, depuis, de cette «*corporatization galopante qui ravale l'édition américaine au rang de business ordinaire* ? «*S'il s'agissait de concentration dans n'importe quelle industrie, si quelques multinationales du vêtement nous offraient un choix toujours plus limité de jeans, nous n'en pâtirions pas vraiment*, écrit-il dans *The Nation*, en 1996. *Mais que les pourvoyeurs de culture eux-mêmes pensent qu'une idée est bonne pour tous, alors, c'est non seulement notre avenir, mais notre capacité à en débattre qui est en jeu.*»



GÉRARD UFERAS/GRAPHIC

# André Schiffrin, les lettres avant les chiffres

*Il est tombé dans le tonneau de l'édition quand il était petit, et a fait connaître Foucault ou Duras aux Etats-Unis. Editeur célèbre, il est reparti à zéro en 1990, en réussissant un pari impossible : faire exister une maison d'« intérêt général », qui mette à la portée du plus grand nombre des idées et des textes exigeants*

Jacques Schiffrin s'y établit après la première guerre mondiale. Il commence par traduire des classiques. Dostoïevski, Gogol, Pouchkine : certaines de ses traductions, souvent établies avec Gide, sont encore disponibles aujourd'hui. Dans les années 20, il fonde la «*Bibliothèque de la Pléiade*» et, en 1933, au moment où Gallimard rachète la collection, il entre rue Sébastien-Bottin.

Mais la guerre arrive et, avec elle, les lois de Vichy. «*Les Allemands avaient une liste de gens qu'il fallait écarter dès le commencement, dans le domaine de la culture*, explique André Schiffrin. *Mon père était parmi les premiers. Il a été limogé.*» Marseille, Casablanca, New York. Commence l'exil vers l'Amérique. Au Maroc, la maison que Gide possède sauve la famille des camps pour réfugiés. A New York, Jacques Schiffrin rejoint Helen et Kurt Wolff, l'ancien éditeur de Kafka. Tous deux ont fui l'Allemagne nazie. Ils dirigent une maison qui restera célèbre pour ses grandes traductions – Pasternak, Lampedusa, Camus... – et que l'on associera bientôt au nom de Schiffrin : Pantheon.

C'est là, en 1961 – après un passage marquant à la New American Library (où «*pour 25 cents, tout le monde avait accès à Faulkner, Kerouac ou Miller*») – qu'André Schiffrin débute sa carrière. La maison vient d'être rachetée par Random House et, surprise, on lui offre d'emblée un poste de directeur. «*Rétrospectivement, cela me semble remarquable qu'ils aient bien voulu me faire confiance. Je leur avais dit : "Prenons le risque. J'ai vingt-six ans. S'il me faut chercher du travail à vingt-sept, ce n'est pas la fin du monde, mais si*

En 1990, il tire sa révérence. Au vrai, il est tout simplement «*démisionné*» par le nouveau patron de Random House, Alberto Vitale. Enjeux financiers, désaccords politiques, il quitte Pantheon, suivi d'une partie de ses auteurs et collaborateurs. Son départ fait du bruit. On lui offre des postes alléchants. Il préfère recommencer en solo.

Depuis quelques années, il rêve d'une édition différente, exigeante, sans compromis. D'une édition d'intérêt général et à but... non lucratif ! Il s'inspire du modèle PBS, la chaîne de télévision gérée par des fonds publics. «*Une structure de ce genre est-elle possible dans l'édition ?*», s'interroge-

Florence Noiville

t-il, pensant que «*quelqu'un, décidément, devrait tenter l'expérience*». Aujourd'hui, il lâche en riant : «*Je n'aurais jamais cru que ce quelqu'un, ce serait moi !*»

A l'époque, il a presque soixante ans et peu de temps à perdre. Il décide de voir «*jusqu'où on peut mener le pari*» et vise d'emblée «*le plus difficile*». «*Même si ça n'avait pas marché*, répète-t-il, *ça valait la peine d'essayer.*»

C'est sur ces bases, à la fois totalement expérimentales et formidablement ambitieuses, qu'est créée *The New Press*. Une structure alternative, à mi-chemin entre l'édition commerciale et les presses universitaires. Son objectif : proposer des ouvrages «*innovants*» dans les domaines politique, culturel, social, s'intéresser à l'éducation, tendre la main aux minorités, continuer à soutenir la littérature étrangère, si peu traduite aux Etats-Unis, être un peu

un laboratoire d'idées à vocation «*contracyclique*».

Au départ, cela a des allures de mission impossible. «*Je revois mes confrères et mes anciens collègues de Random House, à Francfort, se souvient André Schiffrin. Tous disaient : "Ça ne va pas durer. Personne ne s'intéresse aux livres de ce genre."*» Mais Schiffrin n'est pas seulement un idéaliste, habité par une haute idée de la culture, une indéfectible indépendance intellectuelle et un sens aigu de sa responsabilité d'éditeur. C'est aussi un pragmatique dont les proches louent la «*finesse*» et la «*créativité dans l'art de la négociation*». Assez vite, il s'assure l'appui de bailleurs de fonds originaux – des fondations pour la plupart, comme la John D. and Catherine T. McArthur Foundation ou

le Rockefeller Brothers Fund. Au total, une vingtaine d'organisations deviennent ses partenaires réguliers ou soutiennent des projets précis.

Les projets ? Ce ne sont pas les idées qui lui manquent. «*Il regarde le monde et il voit un livre*», résume Sara Bershtel, qui a travaillé dix ans avec lui avant de devenir éditeur chez Henry Holt. Nombre d'ouvrages de non-fiction publiés par *The New Press* émanent en effet de commandes ou de trouvailles d'André Schiffrin. Exemples : cette série collective sur «*La Guerre froide et l'Université*» avec Noam Chomsky. Ou cet ouvrage sur les grands procès américains (*May It Please The Court*) dont l'équipe de *New Press* n'est pas encore revenue : «*On avait découvert dans les archives que, depuis quarante ans, tous les grands procès de la Cour suprême avaient été enregistrés. De*

*ces documents inédits, André Schiffrin a fait un livre qui s'est vendu à plus de 60 000 exemplaires. Environ douze fois plus que la prévision de notre service commercial !*»

Pourtant, en ces temps de crise de l'édition américaine, de ventes mornes et d'invidus qui s'amoncellent, l'intuition ne suffit plus. André Schiffrin le sait. C'est pourquoi il ne perd pas une occasion d'aller «*chercher*» lui-même le public de ses livres. C'est là une autre originalité de sa démarche : monter des «*programmes permanents*» pour rencontrer, motiver, décoder des lecteurs dans les endroits les moins convenus. Exemple : à la parution d'un recueil de lettres d'esclaves affranchis pendant la guerre de Sécession – «*des documents connus jusqu'alors des seuls chercheurs et universitaires spécialisés*» –, *The New Press* organise des lectures, à l'heure du déjeuner, sur les lieux de travail, dans les hôpitaux, avec des auditeurs, noirs en majorité. Succès total. «*Les gens n'avaient aucun problème de compréhension. Après tout, les auteurs de ces lettres n'étaient autres que leurs arrière-grands-parents.*»

Autre exemple : «*Quand on a publié le premier tome des Dits et Ecrits, il y a deux mois, on s'inquiétait de savoir comment la nouvelle génération accueillerait Foucault. Alors, on a organisé un "festival Foucault" dans les universités. Trois jours de conférences à thème qui ont attiré 600 personnes par jour, dont 90 % de jeunes. N'est-ce pas encourageant ?*»

Depuis cinq ans, André Schiffrin a mis en place des collaborations d'envergure avec des instituts de recherche, des bibliothèques, des musées. Dans le domaine de l'art, il réussit à toucher les minorités

avec des ouvrages «*très classiques*», «*absolument pas vulgarisés*», mais à des prix très bas, comme son *Portfolio d'art africain*. Bien sûr, ce genre d'expérience n'est pas réalisable avec tous les livres ni tous les publics, et Schiffrin ne prétend tenir aucune recette. Mais en attendant, il n'est pas mécontent de contribuer à mettre à mal quelques «*mythes*», tels que «*les Noirs ne lisent pas*» ou «*seule une petite bourgeoisie noire est lettrice*».

Est-ce à cause de ses succès ? Ses ennemis le trouvent «*arrogant*» et «*sûr de lui*». «*Schiffrin fait des jaloux*», dit-on à *The New Press*. «*C'est toujours agaçant quelqu'un qui croit à ce qu'il fait et qui réussit.*» La petite équipe new-yorkaise, quant à elle, s'étonne au contraire de sa disponibilité, de sa «*modestie*». «*Des stagiaires aux plus expérimentés, il écoute l'avis de tout le monde*», souligne l'éditrice Ellen Reeves. «*Peut-être parce qu'on lui a fait confiance quand il était jeune, il n'a de cesse de vous encourager, en regardant systématiquement vers l'avenir et sans jamais se mettre en avant. Ici, à The New Press, certains ont découvert son parcours en lisant des notices biographiques le concernant.*»

Regarder vers l'avenir. Telle semble bien être, en effet, la préoccupation majeure d'André Schiffrin. En cette date anniversaire, sa plus grande fierté, dit-il, est d'avoir «*survécu*» – alors que Random House, qui voulait gagner de l'argent en bannissant les ouvrages sérieux, n'est «*pas plus rentable aujourd'hui*». De cette survie, il tire deux conclusions. La première est qu'on sous-estime les lecteurs, et que, loin des préjugés élitistes, il est urgent de retrouver «*un grand public*» susceptible de

partager «*un héritage commun*». «*C'était l'esprit du TNP, observe-t-il. On savait beaucoup de choses dans les années 30-40 que l'on considère aujourd'hui comme gauchistes ou vieux jeu. N'empêche. Il est crucial, pour les éditeurs, que le public ne se réduise pas à un cercle de professionnels.*»

Le deuxième enseignement, robotique, et qui vaut probablement aussi pour ce côté-ci de l'Atlantique, c'est que «*les lecteurs sont là*». Que leur «*désir*» est intact. Mais qu'«*un travail plus complexe est nécessaire si l'on veut arriver à les joindre*».

## LE LECTEUR

BP 2030 - 34024 Montpellier Cedex 1  
La littérature à en mourir de rire  
Dans tous les kiosques 15 F



Dans le n° 5 : Attali chez les Hopis  
"Un enchantement de l'esprit"  
Angelo Rinaldi  
"Le bonheur est dans Le Lecteur"  
Jérôme Garcin







# Blueberry « Ombres sur Tombstone »

par Giraud

● **Résumé.** – Les frères Clanton et McLauri arrivent au saloon. Bill Clanton et sa bande sont pris à partie par Virgil Earp, frère du shérif. Pendant que la bagarre se prépare au saloon, Doree, la garde-malade de Blueberry, lui avoue de manière un peu plus directe ses sentiments. En bas, au saloon, le shérif Wyatt Earp entre en scène.



HON-HON!

IL FAUT FETER CA, J'OFFRE LA TOURNEE GENERALE, ET VOUS BIEZ LE BIENVEU, SHERIFF? VOUS ROULEZ MÊME AMENER LA FAMILLE!

VIVE LE SHERIFF EARP!

HOURRA!

ET MON EMBLEMME EST INTACT, PAR ST PATRICK C'EST UN MIRACLE UN DE PLUS!

MIEUX TONNEAU, Z'EN SORTENT TOUS VIVANTS, J'ARRIVE PAS A LE CROIRE!



Y'A PAS D'HEIRE POUR LES ARTISTES! HEU! HEU! HELLO!

BONSOIR NON ENFANT, IL EST UN PETIT TOUR BOIRE DE L'ALCOOL, MAIS... HM... VOUS CONNAISSEZ D'OH, SIR!



OV, NON BÉTI BILLY, TU TRINQUES AVEC MOI, OU EST CE QUE TU VAS CONTINUER LONGTEMPS ENCORE A FAIRE LE ROSSOIR RIOTE POUR L'AUTRE? MMH?

HEU! LA VOICI JUSTEMENT QUI ARIE! RINIE!



HELLO MR CLUM...

AORS, CAMBELL, VOUS AVEZ TRIS DES NOTES?

HEE... J'AI BIEN CRI QUE LA TOIDRE AVAIT FARIER... CHÉRIE EMOTION!



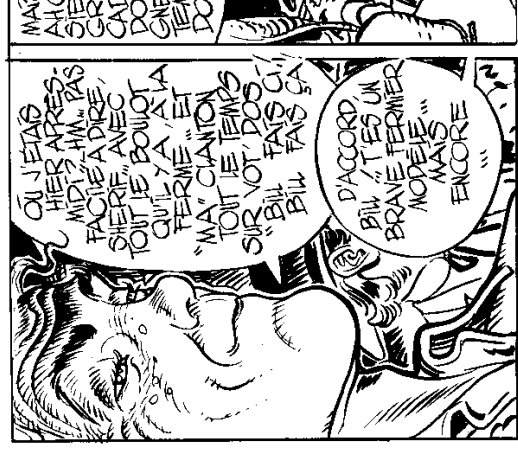
YUP, C'EST LE BRUIT QUI COURT DANS LE COMTE, MAIS, BON... EN TOUT CAS, PLUS D'AR... NÉS EN VILLE, D'ORÉNAVANT NI POUR VOUS, NI POUR LES Mc LAURI, COMPRIS BILLY?

MAG BON, HIER ARRES-MOI, AHOIAS, Y'A CETTE PETITE GROSSE D'ANG, LA VIEILLE GRANGE, MÊME QUE LA CADETTE, DES SIMPSON, DONNA, JO DEUT EN TENCOT, SHERIFF, BON SANG, QUEL TEMPERAMENT CETTE DONNA-JO!



OH! MISS DONEY!

IL ETAB... HIER APRES MIDI, HM, PAS FACILE A DIRE, TOITIE, AVEC TOITIE, BOULOT... QU'IL Y'A LA FERME, ET... MAY CLANTON TOITIE TOITIE SUR VOI, D'OH, SUR VOI, FAS CA, BILLY, FAS CA, D'ACCORD BILLY, T'ES UN BRAVE, FERMER MODELIE, MAIS ENCORE ENCORE



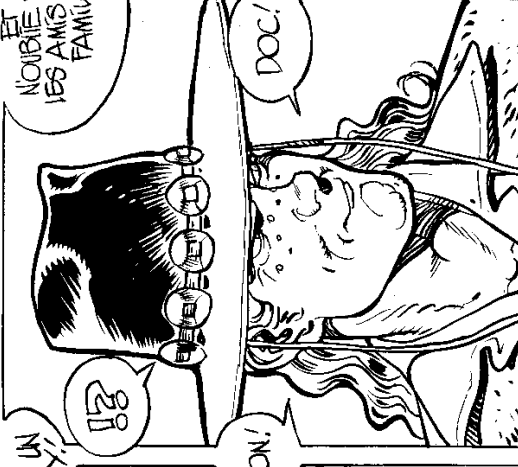
JE NE PEUX QUAND MÊME PAS PAR... PORTER CETTE HISTOIRE DE PATRONNE DE CAVARIE QUI REUD LES ARMES DEVANT UNE BANDE D'INTENS... TONNIEUX!

SUR QUE SI VOUS FAITES CA, LA VIEILLE GRANT NE VOUS ADRESSE PLUS LA PAROLE.



ET NOBIE PAS LES AMIS DE LA FAMILLE!

VAS-Y CLANTON, FAS IN GÉSIE EN TOR, VAS-Y!



DOC!

SIMON!



HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!



NOUS AVONS MAHEUREUSEMENT DEVOR VOUS CONTIER O MA TOUTE CHARANTE, LE DENOIR, NOUS RECLAME DE SA TROMPETTE... TROTOABE!

ALIEZY, SEIL MISTIER PENDANT CE TEMPS BILLY ME CONTERA LA FIN DE L'HISTOIRE, TOIRE!



BON SANG, VOUS AVEZ RAISON, DELICIEUSE ENFANT!

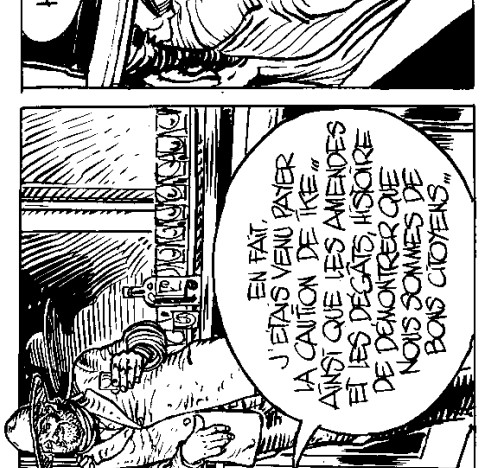
PEU IMPORTE, SIR, CETTE HISTOIRE EST PAR FAITE, IL NE FAUT PAS EN CHANGER UNE VIRGULE, VRAIMENT?



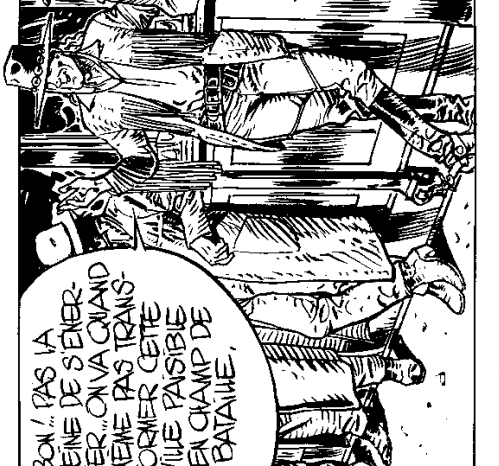
MOUVRE BILLY, TU Y CANVAS RIEN EN LITTÉRAIRE



HON-HON!



EN FAT, J'ETAIS VENU PAYER LA CAUTION DE TEE, ANSTI QUE LES AMIENDES ET LES DÉGATS, HISTOIRE DE DEMONTRER QUE NOUS SOMMES DE BONS CITOYENS!



BON, PAS LA REINE DE S'ENVER, ON VA QUAND MÊME PAS TRANSFORMER CETTE VILLE PAISIBLE EN CHAMP DE BATAILLE.



HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!



TIENS, TIENS, VOILA LE GRAND MECHANT LOUP.

MAIS SEIGNEUR, BILLY, JE NE TE RECONAIS PAS, D'OI TIENS, TU TOUTES CES INFORMATIONS, TOUTES CES DÉTAINS MORBIDES, C'EST ANHURORANT, ET CE LANGAGE, GOOD HEAVEN, CE LANGAGE! CHUT! SILENCE!

FAIS CE QUE TE DIT VIRGIL, BILLY CLANTON, ET VOUS AUSSI, LES Mc LAURI!

METEZ VOS ARMES SUR LE COMTOIR ET SUIVEZ-NOUS GENTIMENT JUSQU'A LA PRISON!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!



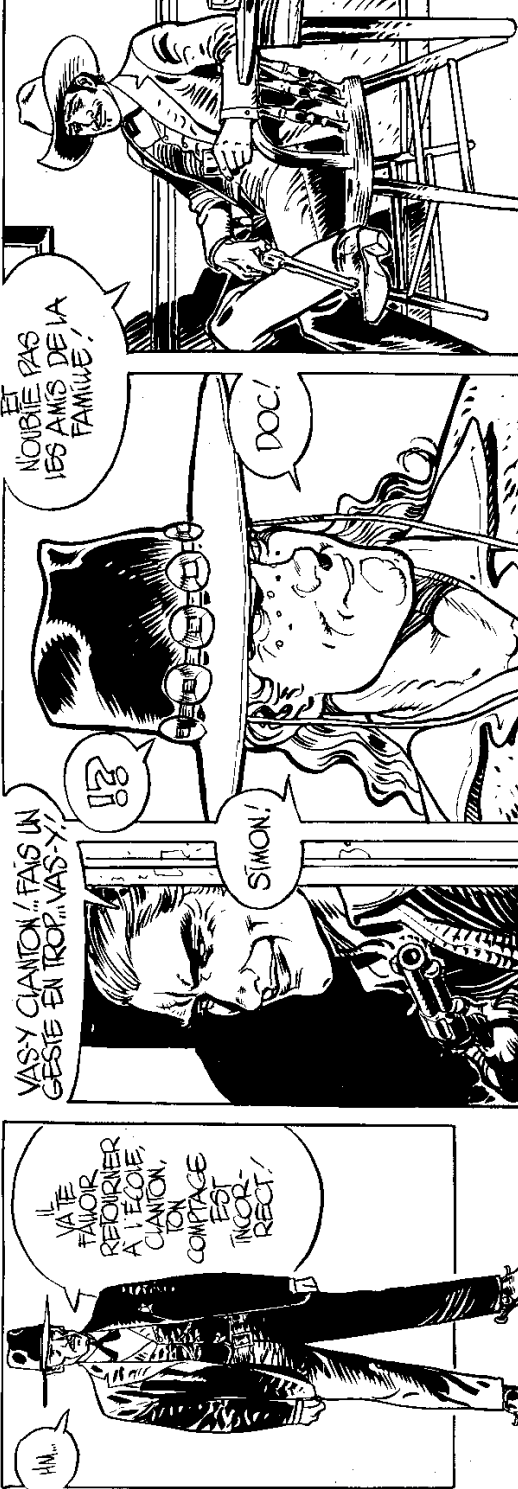
GEÉÉÉ!

J'AI TOUJOURS REVE D'AVOIR DEUX FRÈRES EARP AU BOUT DE MES CANONS...

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!



HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!



HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

HEU... LA TE FAI... REQUIER A L'ECOLE CLANTON, CLANTON, COMPAGE EST INCORRECT!

